

## Le problème des valeurs dans la culture canadienne-française

Tâchons de définir au préalable les termes du sujet

de la conférence que vous m'avez demandé. Comme André

Maland <sup>en</sup> le fait remarquer dans le Vocabulaire de la phi-

losophie, dans la langue philosophique contemporaine le

mot "valeur" s'est substitué dans un grand nombre d'usages,

à l'ancienne expression de bien. Ce sont surtout les

anglais et les allemands qui ont opéré cette substitution.

Ainsi entendu, le sujet de cette conférence serait "Le

problème des biens dans la culture canadienne-française".

Je suis persuadé que vous préférez les "valeurs" <sup>S'il en est ainsi,</sup> pourquoi?

~~Je préférez-vous, s'il en est ainsi.~~ Nous croyons que le

glissement du sens des mots à un autre, et l'éventuelle

substitution d'un mot par un autre, répond à un besoin.

Même si ce que nous signifions par des mots donnés ne

change pas, les mots, eux, s'usent, ce qui, dans une

langue vivante, appelle une graduelle rénovation du voca-

bulaire, même pour exprimer des choses permanentes, connues

depuis longtemps. Je n'ai nulle intention de dépister

l'origine ni de raconter l'histoire du mot "valeur"; un bon dictionnaire peut vous renseigner sur cette question. Le sens que nous lui accordons en ce moment devrait pouvoir se délimiter par le contexte du titre où vous avez placé le mot "valeurs" — et encore au pluriel! Il s'agit donc de valeurs, non pas dans la culture en général, mais dans une culture donnée.

Et nous voici en face du mot "culture, dont le sens, que dis-je, dont les sens ont varié au cours du temps. Il y a "culture" dans l'agriculture, qui regarde surtout les légumes. Il y a de la culture physique, de la culture mathématique, et même de la culture purement littéraire. Je ne crois pas que vous avez voulu ramener la culture, ni générale ni celle que vous avez qualifiée de canadienne-française, à l'un ou l'autre de ces sens, quand même la culture les comprendrait tous. Il me semble que vous avez plutôt pensé au sens que ce mot commençait à recevoir en France au XVII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on parlait de culture de l'esprit, et qui de nos jours signifie plus généralement et d'ordinaire,

le caractère d'une personne instruite, et qui a développé par cette instruction son goût, son sens critique et son jugement. Par suite on appelle culture l'éducation qui a pour effet de produire ce caractère.

Mais voilà qui reste très général, tandis que vous voulez que je vous entretienne non seulement de la culture canadienne-française, mais du problème des valeurs dans une culture ethnique donnée — la canadienne-française.

Vous avez posé un problème, mais, vous l'avez remarqué, ce faisant, vous m'avez contraint à en poser un autre; plus primitif, sans doute, mais réel, et de sa solution dépend la réponse à une question dont la simplicité n'est peut-être qu'apparente. Aussi, je vous demande de me permettre de passer quelques moments à tourner autour du pot, non pas en vue de contourner le sujet, mais, au contraire, afin de <sup>quelques</sup> savoir par quel <sup>endroit</sup> bout l'aborder.

La philosophie ancienne nous a livré un mot dont le sens nous permettra d'approcher le sujet. Homo arte et rationibus vivit. L'homme vit d'art et de raisons. Les plus anciens des philosophes se plaisaient à observer que

- 4 -

l'homme est le plus dépourvu des animaux, car il est né sans vêtements et sans défenses. La zoologie moderne dirait que de tous les animaux l'homme est par nature le moins spécialisé. Et c'est bien vrai, mais incomplet autant. Car, à la place de vêtements et de défenses naturels, et à la place d'organes aussi hautement spécialisés que la trompe de l'éléphant ou les sabots du cheval, il a la raison, <sup>la main et la langue, qui</sup> et des organes physiques, en sont, pour ainsi dire, l'expression naturelle; ~~je veux dire,~~ *des outils naturellement proportionnés à l'ampleur de la raison.* ~~es mains et la langue!~~ Avec la main, qui est une manière d'outil, il peut fabriquer une infinité d'autres outils, se vêtir et se défendre; grâce à sa langue il peut communiquer une infinité de conceptions. Cependant, l'observation que l'homme est né le plus dépourvu des animaux garde toute sa valeur! Pour autant qu'elle fait voir combien la nature laisse l'homme indéterminé, lui imposant ainsi la tâche de se munir des biens, des valeurs, dont la raison seule et ses oeuvres peuvent le pourvoir. La chaussure et la flèche sont des oeuvres de la raison; les omelettes aussi. Le mot, lui <sup>encore</sup>, ~~aussi~~, à la différence

des cris et des gémissements, est une oeuvre de la raison, de même que les discours, les énonciations, les raisonnements, la poésie, la musique -- toutes les oeuvres d'art, quoi, depuis le marteau jusqu'au radio-télescope, depuis la première intonation de voix bien choisie jusqu'à Mozart; depuis  $1 + 1 = 2$  jusqu'aux théorèmes les plus abstraits. Ce champ est ouvert à l'infini, mais c'en est un que l'homme lui-même doit cultiver en tant que faber.

Or, entre les oeuvres que nous venons d'énumérer pêle-mêle, nous devons marquer une distinction capitale.

D'une manière ou d'une autre, disait Aristote, toutes *les choses artificielles* sont ordonnées à l'homme comme à leur fin et, les faisant, *l'homme* ~~il~~ se détermine de plus en plus et par là même se libère d'autant des exiguïtés où la nature le tiendrait enfermé. C'est Aristote et S. Thomas que je cite, non pas Karl Marx. Par manque de culture, certains pensent que cette idée a pris naissance au XIX<sup>e</sup> siècle! Il y a, dis-je, une distinction à faire: car, certaines de nos oeuvres sont ordonnées au bien-être physique; d'autres sont en vue du bien-être de la raison elle-même, tels la grammaire, pour

fin de communication; l'art de calculer (non pas pour fin de commerce mais comme instrument de la science mathématique); il y a aussi la logique et les méthodes appropriées aux différentes sciences. Ce sont des arts libéraux. Ils libèrent l'esprit pour le bien de l'esprit. Celui qui croit pouvoir se passer de ces disciplines n'a pas bien plus d'esprit à libérer que *Cerv* les animaux qui n'en ont pas.

On dit parfois que la science, à la différence de la poésie, n'a pas de nationalité. C'est vrai, mais les sciences humaines n'existent pas en dehors de l'homme qui, lui, dans ses réalisations, est de tous les êtres le plus sujet aux contingences. Il y a certainement des raisons historiques, parmi lesquelles la géographie, qui devraient contribuer à rendre compte de la naissance en Grèce de la pensée scientifique en général et des mathématiques en particulier; de même du fait que la civilisation romaine, d'une tendance plus pratique, n'a jamais réussi à s'assimiler cette "culture" de l'esprit universel. Certes, la question de savoir s'il existe un dernier

nombre premier et la solution de ce problème devraient être les mêmes pour tous; mais c'est un fait que les uns désirent le savoir et que les autres ne se posent même pas la question, <sup>ni</sup> ~~ni~~ ne s'y intéresseraient quand même ils sauraient se la poser. L'humanité peuplait la terre depuis de longues ères avant que les grecs en particulier ne se mirent à demander pourquoi les choses sont ce qu'elles sont. Puis, pendant des siècles subséquents on ne s'est plus fait de telles questions (qu'était devenu le progrès scientifique depuis Aristote jusqu'à la fin du moyen âge?), et la plupart des hommes en sont encore là -- sans compter ceux qui qualifient de perverse la recherche de connaissances inutiles par lesquelles nous définissons la forme de culture la plus élevée. En d'autres termes, l'homo sapiens, en tant que <sup>l'homme de la sagesse, l'homme</sup> la philosophie, mérite ce nom, n'est pas de soi un grec; ce sont pourtant les grecs qui l'ont d'abord réalisé, et d'une façon demeurée incomparable -- s'il faut en croire, <sup>qu'en</sup> les plus grands des philosophes modernes. Voilà qui veut dire que la culture la plus universelle fut celle d'un peuple particulier, <sup>à un</sup> en un lieu et un temps plutôt restreints, astronomiquement insignifiants.

Nos sciences, même les plus abstraites, ne prennent donc origine ni ne se développent qu'en des individus toujours soumis à des conditions fort contingentes, qui peuvent être favorables ou non à leur éclosion mais ces sciences ne réussissent que dans la mesure où la part de contingence est surmontée. Prenons un exemple à portée. Il y a certes des physiciens français, des allemands, des anglais, des américains. Leur distinction était assez nette au cours du XIXe siècle. On pouvait alors parler d'une physique française et d'une physique anglaise. La première était caractérisée par la recherche d'explications plus formelles et abstraites; la physique anglaise par la préférence d'explications au moyen de modèles mécaniques. Mais à mesure que progresse la physique, ces différences tendent à disparaître; comme dans le cas des mathématiques, l'avancement de la physique abolit les frontières ethniques. Ce n'est pas encore un fait en médecine. On peut même dire que le progrès d'une science se mesure suivant la proportion où s'effacent les frontières ethniques. Or ni cette universalité ni cette particularité ne sont une affaire de décret. L'une et l'autre sont liées à des



conditions historiques. Toutefois, l'idéal est de surmonter autant qu'il se peut ces conditions. De cette conquête dépend l'universalité du savoir.

Il y a cependant des oeuvres de la raison humaine dans lesquelles certains traits ethniques, dont la langue est un exemple, font indissolublement et fort heureusement partie d'une oeuvre néanmoins définitive. L'idéal, en ce domaine, n'est nullement de parvenir au détachement de l'universel abstrait de la mathématique, par exemple. Racine est impossible en anglais. La substance de Shakespeare se vide en français. Je prends à dessein l'exemple de la poésie. La philosophie et la poésie des grecs n'étaient pas helléniques en un sens exactement même. Leur philosophie posait des problèmes non moins à propos aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a vingt-cinq siècles, et elle le faisait en une langue nullement technique, et qui de soi est traduisible. Cette philosophie est restée vivante pour tout grand philosophe subséquent, depuis Boèce jusqu'à Hegel et même Bergson. Par contre, la poésie d'Eschyle et de Sophocle est essentiellement liée au grec en tant que langue désormais

morte — ce qui ne veut nullement dire qu'un esprit cultivé puisse l'ignorer. Je veux dire que les propositions scientifiques peuvent en principe se traduire en une langue autre que celle où elles ont été formulées. Par contre, la grande poésie est en principe intraduisible.

Constatons ce fait. Il y a des oeuvres, appelées de culture, qui doivent prendre origine dans une raison aussi détachée que possible des conditions qui en entraveraient la vérité. Les trois angles du triangle plane ne sont pas égaux à deux angles droits parce que cela plaît à l'esprit grec, mais tout simplement parce qu'il en est inéluctablement ainsi. Dans ce théorème, l'esprit ethnique s'est totalement dépassé. Il devrait en être ainsi pour tous les problèmes de philosophie. Par contre, il y a des oeuvres de culture conçues comme liées à un caractère ethnique particulier mais qui n'en ont pas moins une portée définitive. Dans ce domaine, les diversités ethniques sont mises à profit et personne songe à les substituer les unes aux autres. Nous avons nommé la poésie; l'architecture et la musique seraient d'autres exemples. Il s'agit en somme des beaux arts en

général. Les chinois ont leur manière de voir un paysage, les hollandais une autre. Les deux sont merveilleuses.

A propos des beaux arts j'ai dit que leurs oeuvres peuvent être définitives tout en s'incorporant un caractère ethnique particulier. Il faut s'entendre. Cela ne veut point dire que l'oeuvre de Villon est définitive à la manière d'un théorème de géométrie. Les styles changent au cours de l'histoire, suivent par des emprunts à d'autres cultures ethniques. La langue anglaise de la Renaissance aurait pris une toute autre tournure si, au lieu de s'incorporer de l'italien, elle avait assimilé le français dans une proportion semblable. Or la merveille de cette osmose c'est qu'au lieu de faire perdre un caractère particulier, elle enrichit bien au contraire ce caractère dans sa particularité même. L'homme et sa langue n'ont jamais été plus anglais que dans King Lear. La capacité de s'assimiler des matières étrangères est un signe de vitalité. C'est ce qui nous arrive tous les jours dans la digestion. Claudel n'est pas devenu poète moins français par l'influence qu'il a subi de la littérature française, ni Monseigneur Félix-Goine Savard par son admiration pour Shakespeare.

Mais je ne voudrais pas vous laisser croire qu'à mon avis toutes les cultures ethniques se valent. Pour justifier la distinction que je vois, un exemple très simple nous servira mieux que la comparaison de deux oeuvres de culture d'un ordre plus élevé. Il est difficile pour un peuple d'être parfaitement détaché, même sans sa manière d'entasser des briques ou de façonner des poteaux. Observons, par exemple, la différence entre les enseignes au néon sur ce continent, et celles qu'on rencontre en Italie. Les nôtres sont grossières, forçant l'attention par coups de massue; elles crient par leurs couleurs aussi vives qu'incompatibles; elles éblouissent d'une façon quasi irréparable à enlaidir nos villes et nos villages en anti-chambres d'enfer. Par contre, en Italie, les enseignes au néon n'offensent absolument pas; frêles, discrètes et gracieuses elles invitent sans menacer. En d'autres domaines nous pourrions trouver des exemples à notre avantage. On dira que de gustibus non disputandum, mais cela ne nous empêche pas de juger, ni d'exprimer un voeu.

Nous serons un peuple riche de culture dans la mesure où nous saurons judicieusement assimiler le meilleur où il se trouve. Je dis assimiler, non pas simplement transporter. Ne peut devenir nôtre que ce que nous sommes capables d'assimiler. Un homme ne peut pas manger n'importe quoi, alors qu'il y eut autrefois des animaux qui ne pouvaient rien digérer sans avaler une quantité de gros cailloux. Nous avons tous entendu parler d'hommes riches sur ce continent qui ont littéralement fait transporter des châteaux d'Europe dans le but de contribuer à la culture nord-américaine.

Les oeuvres admirables en sont devenues des objets de cirque.

Québec la plupart des maisons, de genres importés sans jugement des Etats-Unis, font écran aux quelques constructions de caractère normand que nos ancêtres avaient bâties mais que nous n'avons pas réussi à maintenir ni à développer en adaptant ce style au milieu tangible et visible de cette terre nouvelle.

Les coutumes morales d'un peuple représentent une valeur essentielle de sa culture. Ces coutumes varient d'un peuple l'autre, selon le lieu et le temps, à tel point que certains philosophes ont pensé que la morale toute entière n'est qu'une

affaire de conventions. Cette opinion n'est fausse que par son exagération, car des moeurs fort différentes peuvent être aussi morales les unes que les autres; elles, par exemple, les relations industrielles à une époque ou un pays donnés, la façon de faire la cour, de saluer les personnes, de témoigner le respect — au temps de Notre Seigneur, en Palestine, l'hôte devait donner le baiser à son invité. Pendant des siècles les femmes devaient se couvrir la tête dans l'église; cette coutume a perdu de sa rigueur pour la simple raison qu'elle n'a plus la même signification.

Si certaines moeurs sont relatives, elles ne sont jamais valables que dans la mesure où elles se conforment aux règles plus générales de la morale. Les régimes politiques sont multiples mais ne sont acceptables qu'en tant qu'ils font accorder à chacun son dû. La fin ne justifie pas plus les moeurs que les moyens.

Nous autres canadiens-français nous avons encore des moeurs plus ou moins caractéristiques dont les uns sont à retenir, les autres à rejeter. Nous vivons

l'autre part sous les yeux du monde entier et même parmi nous se trouvent des personnes d'autres origines ethniques, d'autres religions, dont certaines moeurs peuvent nous servir d'exemple. C'est le propre d'une civilisation vivante de savoir apprécier les bonnes moeurs de n'importe quel peuple, et en certains cas de se les faire siennes.

Comment et dans quelle mesure nous ouvrir à ce qui est bon mais nous fut étranger est une question d'aptitude, et d'un jugement prudentiel de tous les jours. Mais ce qui nous importe premièrement, sous peine d'être un peuple éraciné, sans histoire, c'est de savoir ce que furent les canadiens-français depuis le début -- leurs qualités et leurs limites.

Voilà donc quelques exemples de valeurs dans la culture d'un peuple. Je commence à comprendre le titre de cette conférence. Dans un monde qui change à une allure fantastique, sans nul doute de grands problèmes se posent dans le domaine de la culture. L'organisation de l'enseignement, par exemple, changera à tous ses niveaux. Si nous laissons faire, les changements se feront au

hasard et au lieu d'être des adaptations aux circonstances et des réformes en mieux, ils ne feront que doubler la confusion. Que faut-il retenir, que faut-il laisser tomber? Ce sont des questions dont la difficulté ne devrait pas servir de prétexte pour les ignorer.

Prenons comme exemple notre cours classique, pour autant qu'il embrasse le latin, le grec et la philosophie. Dans le monde d'aujourd'hui, vu le besoin d'encourager la jeunesse à entreprendre des études supérieures dans la plus large mesure possible, vu les développements techniques qui en font un devoir, une condition même de survivance, il est impossible d'imposer ce cours à tout le monde. Tous n'ont pas le goût des langues classiques, ni même de la philosophie. Tous n'en ont pas besoin. Cette situation est parfaitement normale. Il y a des métiers de technique supérieure qui peuvent se passer de notre cours classique. Nous devons d'autre part le garder pour ceux qui veulent se cultiver l'esprit dans son intégrité, ou dont la future profession demande une telle culture. Il ne faudrait pas qu'un jour nos étudiants soient obligés d'aller aux Etats-Unis dans



un ou l'autre célèbre Institute of Technology pour étudier le latin, le grec, et la philosophie, matières qui ont été incorporées dans le programme de ces instituts originellement fondés pour ne donner qu'un enseignement purement technique! Mais notre problème n'en est pas un de simple distribution quantitative. C'est le cours classique qui doit en même temps changer de caractère. Je ne dirai rien du latin ni du grec; je m'en tiendrai à la philosophie.

Nous avons le grand tort de vouloir faire de nos jeunes bacheliers des philosophes au sens propre de ce mot. Croyez-vous que l'Université Laval fabrique vraiment X philosophes par année? Un seul serait une grande réussite! Il n'y a pas eu dans l'histoire du monde assez de philosophes pour former autant de jeunes la philosophie. D'ailleurs, à leur âge, nos étudiants, si bien doués qu'ils soient, sont incapables de philosophie proprement dite. Pourquoi ne pas s'en tenir au possible au lieu de nous faire illusion sur ce que nous accomplissons? Or, il est possible de former le goût et

le jugement de nos élèves du cours classique dans un grand nombre de matières très différentes, qu'il s'agisse de mathématiques, qui donnent le sens de la rigueur, de sciences naturelles qui laissent entrevoir l'énorme complexité du monde où nous vivons, de poésie, de musique ou de philosophie morale. Au lieu de mettre nos élèves dès l'abord en face des problèmes de philosophie les plus difficiles, et de solutions apparentes aussi nombreuses qu'in vraisemblables, nous devrions, au contraire, nous appliquer à les initier, au moyen des arts libéraux, aux différentes disciplines pour montrer par des exemples comment se posent les problèmes et comment ils diffèrent d'un domaine à l'autre. Celui qui croit que l'on doit trouver la même rigueur dans tous les domaines de la connaissance fait montre d'un esprit inculte — esprit beaucoup plus répandu qu'on n'ose le penser. Notre raison est ainsi faite que nous devons apprendre à distinguer ce que nous connaissons et ce que nous ne connaissons pas; que nous devons aller du connu à l'inconnu, et non pas inversement; qu'il ne convient pas d'expliquer le connu au moyen de l'inconnu,

ici ce qui est clair par moyen de l'obscur. Si nous ne nous appliquons pas à inculquer dans l'esprit de nos élèves la diversité des méthodes à suivre les disciplines respectives, sans leur donner l'impression qu'ils possèdent les sciences en cause, nous n'allons que consolider un état de confusion qui sans notre manière d'aborder la philosophie aurait été moins ferme. Je n'hésite pas à dire que notre manière de former les esprits ne pourrait être mieux appropriée pour produire l'effet contraire. Ceux qui, éventuellement, s'adonnent à l'étude de la philosophie commencent par se rendre compte que leur première besogne est de désapprendre ce qu'ils avaient appris, pour revenir aux choses qu'ils connaissaient vraiment, sans le savoir. Comme si la philosophie devait commencer en deçà ou au-delà de ce que nous savons déjà.

Le but du cours classique doit être ce que les grecs appelaient la paideia. L'homme pourvu de cette qualité a le pouvoir de porter un jugement sur le mode, bon ou mauvais, employé par celui qui expose une question dans un domaine donné. Les arts libéraux, depuis le calcul jusqu'aux réputations sophistiques, ont pour fin de produire, *ce pouvoir*.

- 20 -  
Il me paraît opportun de signaler que les plus éminents des savants modernes avaient reçu une telle éducation et déplorent l'oubli où elle est tombée en bien des milieux.

Je viens de donner l'exemple d'une valeur de ce que nous appelons culture en occident. Elle est universelle. D'autre part, la culture gréco-latine doit demeurer essentielle à notre culture en tant que française, même en tant qu'occidentale. Nous ne pouvons faire abstraction de nos antécédents classiques sans perdre racine. Quant aux éléments qui seraient typiques de la culture canadienne française, je ne saurais par où commencer pour dire ce qui est ou ce qui n'est pas. Tout peuple civilisé aspire à une vie morale et esthétique où il pourra s'exprimer à sa façon, se parler à lui-même de choses qui en valent la peine, qu'elles soient les siennes ou non.

Bien sûr que nous aimerions avoir une architecture, une musique, une peinture, une sculpture. Je puis avoir des préjugés, mais il me semble que nous avons désormais une poésie. Nous avons des sculpteurs et des peintres de grand talent. Nous sommes en mesure de mettre les moyens

- 21 -

à leur disposition. Mais, dans le domaine des beaux arts nous ne pouvons pas créer les talents, nous ne pouvons que contribuer à développer ceux qui naissent.

Or les talents et leurs oeuvres dont le peuple canadien-français se glorifiera n'auront pas eu pour fin d'être canadiens-français. Mozart n'a très certainement pas voulu écrire de la musique autrichienne; il composait d'ailleurs avant de savoir qu'il était autrichien. Villon faisait de la poésie française malgré lui. Keats écrivait comme pousse une fleur.

Les oeuvres caractéristiques d'une culture ethnique ne sont pas le produit d'un décret public, ni d'un dessein d'être différent, ni d'un effort conscient, réfléchi, d'être fidèle à soi-même. Bien que favorisées par le milieu, conditionnées par le climat du temps, elles sont en dernière instance la création du travail des individus. Si elles en valent la peine, elles seront universelles dans leur particularité.

Nous aspirons vers un climat qui est celui  
du XIX<sup>e</sup> s. ~~de l'époque~~ où respirent encore  
la plupart des intellectuels.

Le comant de l'histoire: We garden that  
goes to seed; l'oubli de la science.

Les laïcs aussi sont membres de l'Eglise, et ils  
ont des devoirs sociaux, parmi lesquels, celui  
d'instruire et d'édifier par l'exemple.

Ne pas laisser se perdre les trésors de la  
sagesse antique.

Des experts sans sagesse.

La philosophie doit être occupée le centre  
de la formation culturelle: Vrai ou faux, elle s'y  
trouve toujours.  
des loins, au lieu de ---- J. M. I, 1.

Le monde divisé par une fausse philosophie  
et par une méfiance de toute philosophie.  
Une grande partie de l'humanité est subjuguée  
par une fausse philosophie, et le reste  
est impuissant par sa méfiance de toute  
tentative de savoir le prix de la vie ---

We must resist the superficial. Not abandon  
the clamor for the clamor of headlines.

Triumph à la plutos. - Ex. Theodore, Polity.  
Un peuple de techniciens sans sagesse. Une culture  
sans sagesse.

## Le problème des valeurs dans la culture canadienne française

1. Homo arte et rationibus vivit. Le besoin naturel de l'homme des oeuvres de sa raison et de ses mains. Deux sortes d'oeuvres: (a) de la raison seule, telle qu'en logique, en mathématique; (a) des oeuvres liées aux sentiments. Ces dernières, en raison de leur relative dépendance de l'appétit d'une part, et cet ~~appétit étant d'autre part plus naturel que la raison~~ appétit étant d'autre part plus naturel que la raison, ces oeuvres vont différer d'un peuple à l'autre, d'époque en époque. Si une culture se distingue d'une autre, c'est que la culture est liée à des conditions plus ou moins subjectives. Les plus grandes oeuvres de la culture ont toutefois été produites sans préoccupation nationale, sans une attention réfléchie au climat humain et au temps où elles surgissent. Racine n'a pas voulu, délibérément, contribuer à la culture littéraire française de la manière dont il l'a fait; il l'a fait malgré lui. De même pour un Shakespeare ou un Mozart.
2. Pourquoi nous bornons-nous à des oeuvres culturelles du genre que nous venons de mentionner? Le titre que vous avez choisi impose cette restriction. Il ne s'agit pas de valeurs en général, mais de valeurs ~~de~~ de la culture canadienne-française. Certes, il y a des physiciens allemands, des mathématiciens français, etc. Cependant, peut-on parler d'une physique française, d'une physique anglaise? C'est un fait qu'au cours de l'histoire les anglais préparaient des modèles mécaniques comme type d'explication, tandis que les français cherchaient des explications plus formelles et abstraites. Toutefois, ~~il n'y a pas de différences~~ ces différences sont de moins en moins marquées. Dans ce domaine, l'intelligence tend à s'émanciper des caractéristiques ethniques. Mais dès qu'il s'agit de poésie, par exemple, il en est tout autrement. Les grands poètes sont intraduisibles. Ils ont liés à une langue déterminée qui, même quand elle fait des emprunts à des langues étrangères, comme au temps de Shakespeare, elle le fait suivant ~~son~~ son génie propre. Dans ce domaine, les caractéristiques de lieu et de temps, loin de restreindre favorisent l'éclosion d'oeuvres d'une portée ~~universelle~~ universelle à leur façon. Je pense à ~~la~~ la musique de Mozart, par exemple, à la poésie de Villon et de Keats.

3. Admettant ~~que~~ qu'une culture ethnique s'exprime <sup>d'une façon très marquée</sup> ~~d'une façon très marquée~~ dans des oeuvres artistiques, nous sommes loin de ~~la~~ la borner à ce domaine. La culture ~~est~~ ethnique se trouve aussi dans ~~la~~ la conduite morale des peuples. La divergence des mœurs est si grande que certains philosophes ont cru que la morale était purement relative. Sans admettre cette généralisation outrée, nous devons reconnaître qu'il y a des coutumes typiques qui méritent notre respect.

Enseigner à l'enfant { voir à l'enfant : ne pas faire de l'attention à l'âge de l'enfant  
à l'enfant : fils et parents. une somme de l'âge à l'enfant nos vœux et vœux.

*cette conférence a été tui*

*Souvent donnée en 1953.*

1 page 8½ x 11 : schéma à la mine

4 pages 8½ x 11 : développement de la conférence à la mine  
cf. au début : "Mother Domman (?) I had never met  
personally. She had invited me to lecture here,  
years ago. Up to now I have always been prevented  
from answering this invitation."  
L'identification de cette personne pourrait peut-être  
permettre, grâce à la correspondance, de situer cette  
conférence.



# Primacy of CG

All agree on honor of man who sacrifices --- for common good.  
St. Thomas on order of moral virtues.

Main problem: is this universal?

Some: CG always et sic better.

Others: in some instances. But, the best good, not common.

What is meant by common good?

Apply communities:

abstract  
concrete  
Apply concrete { many - many : land is common  
have a common { one - many : house is common

hic: group as one body { singular: totality: part → part of subjection  
common: really universal part → whole.

unde:

bonum { (a) whole → personal good & change: look for  
sum { (b) part { family: child  
civil soc.: good life accord. to virtue  
div. soc.: good { non Euth. Cardinal  
god is beat.

Explanation of distinction: by diff.

(a) Known & Not-known: dog → cat to know.

(b) Sense knowl. & intell. knowl.: singular good, common good.

Degree of kindness toward common good follows perfection of nature.

cf. Hyl on angels, p. 172, n. 13 & 14.

Our case more intricate because of death and vice: conflict.

But, sole love of common good not enough. For, tyrant too.

How must we love common good? In its communicability.

sin of angels.

cf. St. Roke, 14.

~~After all, I had never said previously that I had invited my lecture many years ago. Up to now I have always been proud of approving the invitation. I understand that the choice of the subject I am to speak of, was one of our last decisions. That, on the one hand, she should have <sup>under the circumstances</sup> selected this subject, and that on the other hand, she <sup>should have been</sup> known for her courageous preference, even in the face of widespread and inevitable prejudice and criticism, of the kind of good that can be shared with others, would not seem to be a punishment of mere chance - it is much too reasonable of the kind of reasonableness ~~the good is called~~. The notion of a person is to be judged, St. Thomas says, according to the love of the common good.~~

Of all the moral virtues, justice, St. Thomas says, is the noblest, because it directly concerns the common good. Then follows fortitude - it follows immediately upon justice, because the main object of fortitude is to defend the common good, especially in the face of mortal <sup>danger</sup> peril. Temperance is the last, because it concerns the good of the individual persons.

Why is it that, in political society, one should be ready to sacrifice all temporal personal goods to the common good? Is this just an expedient human law - or has it some foundation in nature? Is it not because man is an animal that, to that extent, it may be necessary to sacrifice the individual for the good of the species?

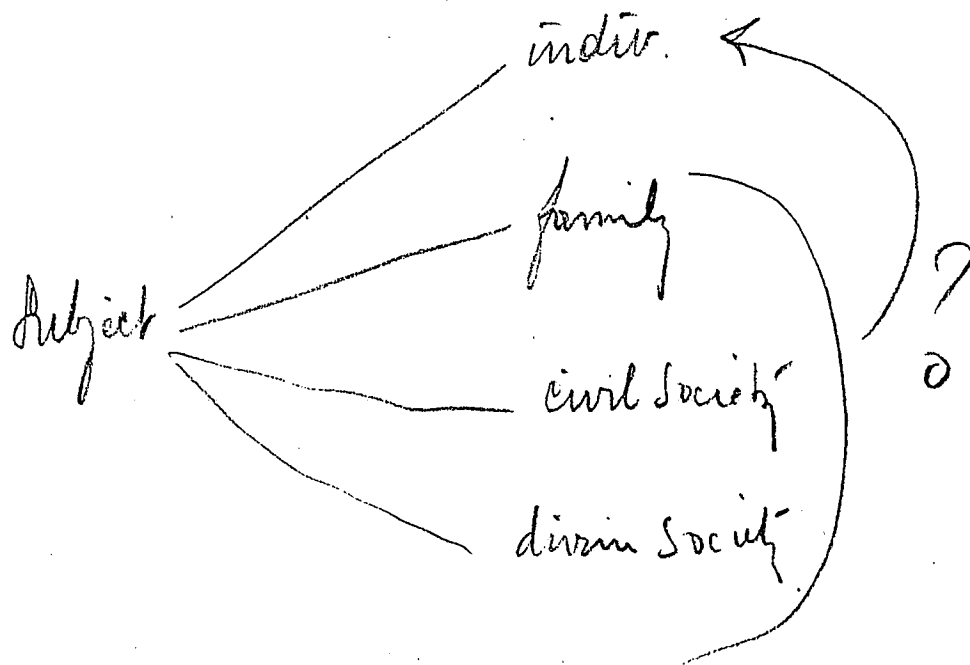
It might be answered that when the ~~human~~ citizen, say, gives his life for the good of the community, he is not doing so because of the primacy of the common good temporal good over and above the personal temporal good, but rather because his personal eternal good demands it. Here, the primacy of the personal good, <sup>would, in the end,</sup> be the reason why we must, in some cases, prefer a common good.

Although this argument is not good, even to a good Thomist, it is not as bad as it looks on first sight.

But let us first of all analyze the general notion of common good.

Bl 172

Christus principalis remittens tollendum originale  
peccatum ingratum bonum gentis divinis est. ---  
III 2. 12 A. 4, c. -



1. A thing may be common in many ways. People may have a house in common. ~~Some~~ may have a beard in common. Obvious not the same kind of community. In latter case, they have a beard in common because they each have one. The one they have is one abstractly - beard may be predicated of each one beard. But the house we have in common is ~~a~~ one single physical house. It is a concrete "one". It has universality in its singularity. In use, it belongs to each member of the family. [Not in complete sense]. It is considered better ~~because~~ <sup>where</sup> many share in it. And so it is with any common good. It is a good which is communicable to many. It is something which is more than what is needed by the individual person as such.

But this does not mean that it is not a need of the person. A common good must be a good of persons. Otherwise it would not be common. The community of a good is brought to the fore only when we consider it as regarding the many in their very plurality. If it ~~is~~ concerned the body of society, say, without formally concerning its parts, it would not be common. It would be only accidentally common.

Hence the division we find in St Thomas:

Commune <sup>(a) as whole</sup> ~~as part~~ } ← Strange good: alienum

~~Difference between men animal and rational creature.~~

Differ. between knower and non-knower: father acts for a good somehow known: dog pursues cat he sees.

Differ. between men animal & rational creature:

- animal → sense knowledge representation of singular ~~outside~~ goods, referring to sensitive appetite of singular or opposed to universality. When participate in common good, approach to reason: hence, more perfect as they approach the abstraction.
- intellectual creature will be more perfect according to its inclination toward common good. As St Thomas says:

p. 172, n. 13 & 14.

Bl 172

However, the sole love of the common good, does not make for & not enough to establish his superiority, for, as St. Th. says, the tyrant, too, loves the common good. But why is this love disorderly? Because he loves it as a private good. There is no proportion between such a good and the kind of good he may have a right to as an individual person. - Envy, sin of the fallen angels.

The case of man, however, is much more critical. We have a double nature: sensitive and rational. Hence a natural conflict. Ideals justice and fraternal difficult virtues, to be acquired.

~~not community~~  
status non garant  
non sua sunt, sed  
communis interest  
II 88/7.

Let us now return to initial problem: The solution depends on the answer to the question: Is the ultimate good of the person a personal good? Distinguo: It is a good attained by the person, and possessed by the person. But it is not possessed as a personal good - i.e., as one where their would exist the proportion (a). However, it will be more proportionally possessed than any other personal good. - Elevation increases dependence on remote common good Præcipit amor .... p. 27.

Obj.: Is it not something necessary to refer to the authority directly in charge of common good? Yes, but because the authority itself not with the proper order.

Obj. Brakes "part" - no dignity - but man has dignity.

Common good of general community: det. { community of predication.  
virtual community.

Then man is really a part? { a part whose good itself is not a good.  
" " " good is the good of the whole

Case of virginity.

But this good still remains one that is essentially communicable.

"Civil Society exists for man, man does not exist for civil society."  
Rep.: finis cui  
finis quo

The common good is for the members of society. But in each member many formalities

But all this is very simple and easy enough. The greater difficulty - concern the C.J. is the practical order. For there, dependence on our neighbor. Hence And, dependence on practical truth. Now, practical truth  $\rightarrow$  appetite. Hence, dependence on appetite - own and that of others. - Thus, we are not free - and cannot be wholly free.

We are always, to a considerable degree, subjects

We may disagree on ways and means of realizing common good. We differ even on what the common good is. Some: economical only. This not really & fully common. But whenever anyone argues for some policy or law - whether his speculative conception of common good is right or wrong: he invokes the good of the many.

Since we in natural law - I should like to remove the most serious objection yet made: *Lex prius Spiritus Sancti praeparata Legi publicae.*

Answer: 1. All law definitely common good.

2. *Lex prius* is such in comparison with the *Lex publica* of human society.

The law privately known & still has its principle and its end in the common good.

C'est pour la première fois dans ma vie  
que je présente un conférencier. Mais ce n'est  
pas cela qui m'embarrasse. Si vous saisissez  
les rapports qui existent entre M. le chanoine  
De Coene et moi-même, vous me dispenseriez  
de la tâche que j'ai dû accomplir.

Je connais M. le chan. depuis 27 ans  
environ. Il était alors prof. à l'École Normale  
de Thourout, ma ville natale; moi-même j'étais  
élève à l'école modèle où j'apprenais à  
écrire à l'encre.

Il y a vingt ~~ans~~ <sup>ans</sup> que mon père m'a confié à lui  
et qu'il est devenu mon maître, et il l'est encore  
aujourd'hui. - Je le connais ~~beaucoup~~ trop bien  
pour pouvoir en parler sans être indiscret.

Il faut que je me contente de vous dire ce  
que tout Flamand pourrait vous dire.

En 1910, Mgr. Waffelaere, envoyait M. De Coene  
à l'École Normale de Thourout. Il venait d'obtenir  
la docteur en philosophie de l'Inst. Sup. de  
Phil. du Cardinal Mercier, et le docteur en Théol.  
de la M. Univ. de Louvain.

En 1914, M. Decroix était nommé directeur de l'École Normale — en quelques années il en a fait l'École Normale modèle de la Belgique.

Il n'y avait là rien d'étonnant. M. Decroix était le pédagogue de la Flandre, non pas parce qu'il était directeur d'École Normale, ~~mais parce qu'il est un de nos meilleurs auteurs~~ ~~mais parce qu'il était un savant~~ qui dès le commencement ~~tenait compte de l'importance de l'application des résultats des recherches psychologiques à la~~ savait appliquer à la pédagogie les résultats des recherches psychologiques selon les méthodes nouvelles. C'est avant tout parce qu'il avait dans une mesure tout à fait remarquable ce qu'Aristote appelait l'expérience: je n'ai jamais eu de difficulté à comprendre ces passages obscurs de l'Éthique où Aristote nous parle de l'expérience du prudent: le prudent fait une infinité de choses qui pour être indémontrables n'en sont que plus certaines. C'est que moi-même j'avais l'expérience d'un sage.

C'est à titre de sage que M. Decroix a été appelé à Louvain pour y faire des cours de pédagogie: pour y réintroduire l'équilibre perdu par une certaine conception scientifique de l'éducation.



Plusieurs d'entre vous ont eu l'occasion  
de l'entendre - ~~et ils ont l'expérience~~ ils  
ont eu l'expérience de cette expérience: de  
cette vue totale on la vit de l'enfant  
et de la personne humaine. // H. n'y a  
que M. Deesene qui peut ~~se présenter~~  
nous présenter ce que nous avons de  
meilleur en Belgique, et celui qui fait  
la fierté de ~~la~~ Flandre.

---

## Présentations

BALIC, Carlos (en 1954) le 21 juillet <sup>1954</sup>, le Père Balic <sup>donne</sup> ~~fait~~ une conférence sur "Le sens chrétien du dogme marxial".  
(il s'agit probablement d'une annonce préparée par CDK pour les journaux.)

VAN CAUWELAERT, Frans 12 nov. 1942. M. C D K a présenté Van Cauwelaert ~~en~~ comme conférencier de l'ACFAS.

Si l'on m'avait dit, quand j'étais étudiant au Collège d'Orléans, que j'aurais un jour le très grand honneur de présenter M. Frans Van Cauwelaert, je l'aurais cru du domaine de l'impossible. <sup>et il l'est</sup> M. Van C. était pour nous, flamands, une de nos plus grandes gloires nationales. Pour toute ma génération, il était le modèle, le chef, et l'histoire a déjà montré qu'il a plus fait pour son peuple que n'importe quel autre flamand de notre temps. (Je dis, de notre temps, car, il y avait aussi Pieter de Coninck) qui répandit son action en Belgique, j'aurais pas la paille que le pont les Van Cauwelaert qui ont fait valoir, avec un succès, que personne n'aurait cru possible il y a vingt ans, les aspirations légitimes du peuple flamand, et non pas ces sottises qui naissent d'habitude dans certaines provocations infirmes, un prétexte pour jeter leur peuple dans les bras d'une puissance étrangère. Si, aujourd'hui, les flamands et les wallons se sentent unis, c'est certainement que la sagesse politique de M. Van Cauwelaert y a fait une très large part, voire, qu'il est le principal artisan de cette union. M. Van Cauwelaert est un rare exemple de sagesse politique. Et nous entendons ce sur le terme politique en son plus noble et aristocratique. Il avait compris que le bien commun de son peuple flamand n'était pas un bien à réaliser au delà de la Belgique - depuis commencement, il a compris que ce bien dépendait d'un bien plus grand, du bien commun de son pays tout entier. Et a eu le courage de se battre contre tous ceux qui préféraient ouvrir la porte de l'egoïsme nationaliste. Les jeunes dont j'étais, nous parlions de tout ça. Je profite de cette circonstance pour lui rendre hommage de la magnanimité qu'il a montrée devant les déclamations des prétendus hommes d'action. C'est un grand politique et un grand catholique.

25

Le terme prudence a de nos jours un sens souvent péjoratif. On l'emploie ~~pour~~ pour désigner une attitude de précaution, d'hésitation, et d'inaction. ~~Un~~ Prudent serait alors celui qui ne veut pas marcher, celui qui voit toujours des difficultés, et, des difficultés (seulement). Rappelons, toutefois, que l'acte principal de la prudence, c'est le commandement, l'imperium. Celui qui reste à l'état de cogitation et de conseil, n'est pas prudent. Celui qui sait quoi faire, mais qui ne le fait pas, n'est pas prudent. - Quand je dis que M. Van C. a manifesté une grande prudence politique pour ce qui regarde son action en Belgique, j'entends par là qu'il a vu bien, qu'il a visé un bien commun de son pays qui serait vraiment commun, et qui serait le plus grand bien pour les deux nations qui le composent, et il a agi en conséquence.

Si le conseil n'est pas l'acte principal de la prudence, il n'en est pas moins une condition préalable <sup>tout à fait</sup> indispensable. De grands débats sont en cours au sujet de l'organisation de l'Europe d'après-guerre. Un grand nombre de personnes ont déjà eu ce problème des opinions très variées. Ces opinions sont-elles sages, voit-on assez bien? Ne sont-elles pas dictées par un certain désespoir? C'est le temps de prendre conseil. M. Van C. a toujours ~~eu~~ travaillé pour le bien de sa nation, il avait en vue le bien de son pays; ~~par~~ ~~il~~ travaillant pour le bien de son pays, il avait toujours en vue les rapports de celui-ci aux autres pays. C'est en quoi il différait des autres politiques flamands. Ce soir, il vous exposera une opinion qui regarde le bien ~~de~~ de toutes les nations, de tous les pays. Vous pouvez vous attendre à un plan plus vaste, vous pouvez vous attendre à cette même perspective et à ~~ce~~ <sup>est entièrement de flam.</sup> ~~ce~~ ~~ce~~ ~~ce~~ en face de la contradiction, ~~par~~ ~~et~~ ~~ce~~ ~~ce~~ qu'il a manifesté dans le passé et qui ont donné des résultats.

Je vous présente un grand politicien et un grand catholique.

## POURQUOI SAINT THOMAS ?

Saint Thomas dit, dans la lère question de sa Somme théologique, qu'en philosophie l'argument d'autorité est le plus faible des arguments. L'Eglise, d'autre part, nous engage et même nous commande de nous initier à la philosophie dans S. Thomas. N'y a-t-il pas là une contradiction? L'Eglise n'empiète-t-elle pas de son autorité sur le domaine de la philosophie qui est affaire de raison et non pas de croyance?

Notons tout d'abord que l'Eglise n'a jamais prétendu exercer son autorité à l'intérieur de la philosophie comme telle. Son but, quand elle dit: "Allez à Thomas, Itē ad Thomam", n'est pas de nous imposer des propositions philosophiques à tenir par la seule foi; son but est plus exactement de protéger la vérité révélée ainsi que d'utiliser les moyens de rendre cette vérité plus explicite. Marquons encore qu'en ces matières l'Eglise s'adresse à ses propres membres, à ceux qui appartiennent à l'Eglise visible.

On dit parfois que la philosophie n'est pas plus chrétienne que ne le sont les mathématiques. Et il est vrai que si nous considérons la philosophie comme une science strictement naturelle, abstraction faite des circonstances contingentes où elle s'acquiert (et une de ces circonstances est la qualité même de l'intelligence de celui qui l'étudie),

vue de cette manière la philosophie est aussi indépendante que les mathématiques ou toute autre entreprise strictement rationnelle. Néanmoins, celui qui connaît quelque peu l'histoire de la philosophie se rend compte que cette indépendance de la philosophie est purement théorique et qu'en pratique la philosophie a moins de chance d'échapper aux vicissitudes de la condition humaine que n'importe quelle autre étude. En outre, contrairement à l'opinion en cours, la philosophie demande une préparation bien plus soignée et plus patiente que n'importe quel autre savoir. La diversité radicale entre les philosophies qui ont surgi au cours de l'histoire montre à quel point un véritable détachement est difficile en cette matière.

Pourquoi l'Eglise touche-t-elle à la philosophie? La première raison est le fait historique que des philosophes (et notez bien qu'aucun philosophe n'est la philosophie) ont énoncé des propositions qui directement ou indirectement sont contraires à la vérité révélée. Même au seul point de vue de la philosophie, de telles propositions sont fausses, même si, au moment, les philosophes n'en voient pas la raison. De toutes façons, l'Eglise les condamne parce que contraires à la foi. Seulement, l'Eglise n'est pas du tout obligée de donner la raison philosophique de la fausseté de ces propositions. Il appartient au philosophe dans l'Eglise de chercher cette raison. Le philosophe chrétien, lui, devrait être très reconnaissant de cette direction que lui offre l'Eglise, car, en tant que chrétien, il s'engage à la vérité entière, et non pas premièrement aux opinions

## La prière de S. Thomas ...

- ① Texte dactylographié 2 pp 1/2
- ② Texte manuscrit 2 pp.

Il s'agit probablement d'une conférence  
donnée chez les Dominicains. voir fin de la p. 2 ②

La piété de saint Thomas pour ses prédécesseurs  
et la piété que nous lui devons.

---

Le mot piété s'entend ici d'abord de la vertu qui fait accomplir devoir et culte empressé envers ceux à qui on est lié par le sang, et envers les bienfaiteurs de la patrie. Ainsi entendue, la piété a pour objet les "principia nostri esse" — les principes de notre être. Les principes de notre être sont pour nous premièrement nos parents et la patrie. D'autre part, lorsque le même mot signifie le devoir et le culte envers le tout premier principe de notre être, Dieu, il revient au sens du mot religion.

Piété acquiert un sens plus profond lorsqu'il réfère non seulement aux principes de notre être physique mais encore aux principes de notre vie morale et intellectuelle, c'est-à-dire tous ceux à qui nous devons la discipline et la connaissance. Car la connaissance est une vie, bien supérieure à la végétation, et la connaissance intellectuelle est une perfection ultime. Même la vie morale est en fin de compte ordonnée à celle de l'esprit. Lorsque saint Thomas, dans la Somme théologique, traite du rôle que joue l'homme dans le gouvernement divin, la première question qu'il se pose est de savoir si un homme peut en instruire un autre. Ce n'est qu'en tout dernier lieu que saint Thomas traite de la participation de l'homme au gouvernement divin par la propagation de sa propre nature.



Pour ce qui regarde la famille, par exemple, il est bon de se souvenir que les parents participent davantage à la perfection de la paternité divine en éduquant et en instruisant leurs enfants qu'en les mettant au monde.

Il est bon de noter que saint Thomas enseigne à propos des anges qu'eux aussi participent à la paternité pour autant que le supérieur illumine l'inférieur.

Bien que la piété, qu'elle s'adresse à nos parents ou à Dieu, soit en raison de la vie physique que nous en avons reçue, soit en raison de la vie intellectuelle et morale qu'ils ont éveillée en nous, tende à leur rendre un dû, ce dû demeure en deçà de l'égalité de la justice. Il s'agit en effet d'une dette dont nous ne pourrons jamais nous acquitter parfaitement. Lorsqu'il s'agit de payer une dette d'un certain montant d'argent, par exemple, une fois payée la dette est acquittée. Mais lorsqu'il s'agit du bien de notre existence personnelle et du bien spirituel que nous avons reçus, il est impossible de rendre à qui nous les ont donnés des biens proportionnels. Il faudrait pour cela que nous puissions être antérieurs à ce que nous sommes et à ce que nous avons obtenu. Cela est assez manifeste dans le cas de la vie physique, ce l'est moins dans celui de la vie intellectuelle et morale. Et cela s'explique. Quand il s'agit de l'éducation et de l'instruction, les parents, comme les maîtres à qui ils confient leur enfant, peuvent faire défaut. L'éducation humaine est d'une grande difficulté non

seulement parce que le sujet souvent résiste à la formation  
mais parce que celle-ci demande de la part des éducateurs de  
grands efforts et beaucoup de patience. L'éducation est une  
oeuvre de la raison.

## La piété de S. Thomas.....

Quid pietas? La vertu qui fait accomplir devoir et culte emprunté envers ceux à qui on est lié par le sang, et envers les bienfaiteurs de la patrie. Cette vertu, comme S. Thomas le précise, a pour objet les "principia nostri ess". Lorsque cette vertu a Dieu pour objet, elle s'appelle religion.

Piété envers les principes de notre vie intellectuelle et morale: c.à.d. envers tous ceux qui nous devons la discipline et la connaissance - envers parents et maîtres.

Utrum unus homo...  
Patrimoine spirituelle.  
Génération à la fin.

Dieu, dans les deux cas, est l'objet principal de la piété. Mais Dieu n'exécute pas tout seul ses desseins; il s'associe, dans son gouvernement, des <sup>agents</sup> ~~êtres~~ intermédiaires dont l'action est vraiment <sup>la</sup> leur. Nous avons un devoir envers elles-ci. Savoir de qui, et dans quelle mesure, nous dépendons demande une grande sagesse. Et que de le reconnaître est acte de piété - m plus profonde et finale que celle qui regarde les sources de notre vie naturelle.

Même au pouv. intellectuel, nous devons dist. ~~notre vie~~ deux ordres de vie. Celle que nous acquérons par l'intelligence se penchant sur la nature; celle que nous acquérons par la foi.

Pour ce qui regarde la conn. natur., surtout celle qui se veut sagesse et se termine à la conn. rationn. de Dieu, elle est d'une extrême difficulté. Voir S. Th., 2<sup>e</sup> Boeth. de Trin. III, 2<sup>e</sup>; C. G. III, c. 4. Suit de près Moïse Maimonide.

Son admiration pour Aristote est bien connue. Pcp au M. A. Aristote était la phil.? Pas sérieux. Le souci de conn. la lettre d'Aristote. Averroès. Et les commentateurs. Trad. d'Ammonius. Il entrevoit la profondeur des écrits néo-platoniciens. Etude minutieuse du liber de causis - œuvre néoplat.

Ordre summa;

1<sup>o</sup> La conn. de la lettre de l'Écriture. Ses crans. Son désir de savoir l'intell. des Pères - hist. de S. Jean Chrysostome. Il sait sa dépendance. Il la reconnaît.

"Celui qui porte de lui-même cherche sa propre gloire, mais  
celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé,  
celui-là est véritable." Jn vii

Appréhension explication de ce passage dans le comm. de S. Th.

Différence radicale entre la phil. moderne et l'ancienne -  
surtout depuis Descartes. L'idée de système, avec Spinoza  
et Hegel. Les hommes cherchent qu'ils ont dit n'ont rien à  
voir avec leurs systèmes. Ne nous mettent pas en rapport  
avec ce que nous savons déjà. Comme poète... *proemata  
sua - ut pater filios.*

Le vrai phil., comme le vrai théol., est un disciple. Le ~~MAÎTRE~~  
disciple dépend de la parole du maître, vivante, mais  
le plus souvent écrite. En phil., le maître est souvent  
séparé de son disciple par plusieurs générations. C'est  
alors le mot écrit qui compte, qui est l'instrument  
indispensable. - Le souci de S. Th. pour les écrits d'Arist.  
et des Pères. Cherche toujours le texte le plus fidèle; soupçonne  
assez souvent une corruption. Consultation avec Guill. de Moerbeke.

L'édition critique doit répondre à notre désir de savoir,  
non seulement de savoir ce que S. Th. a dit, mais afin  
d'y trouver un instrument indispensable dans l'apprentissage  
de la vérité. Mais l'œuvre de l'éd. doit provenir  
surtout de la piété envers l'Eglise qui nous a donné  
S. Th. par le S. Esprit. Mais piété envers la personne  
elle-même de S. Th. pour ce qu'elle nous a permis de  
comprendre déjà des vérités naturelles et divines.

Heureux que cette tâche ait été confiée à la direction  
des Frères-Prêcheurs: S. Th. est de leur famille -  
piété familiale - fidélité de l'union de l'Eglise  
et du Christ et l'espérance suprême.  
C. D. R.